Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 40

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-189442

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Soudain une espèce de guichet s'ouvre et laisse entrevoir un nez et deux yeux qui émergent d'un bonnet de nuit.

— Qui est-là ?... Que voulez-vous ? fait une voix sèche.

Nous lui demandons humblement asile.

— Ce n'est pas possible... nous avons des malades dans la maison.

— Mais vous ne nous laisserez pas passer la nuit dans la rue... Vous avez des lits disponibles... Soyez assez bonne...

— Je vous dis que nous avons des malades.

— Nous ferons tout doucement, soyez-en persuadée, madame.

— Je vous dis que c'est inutile.

Et flan ! le guichet tombe et coupe court à cet aimable accueil.

Repoussés partout avec perte, nous fîmes quelques pas en murmurant, mais décidés, cette fois, à nous blottir dans un coin et à passer la nuit à la belle étoile.

Nous allions nous installer sur un tas de copeaux, lorsqu'un tintement de verres et de bouteilles, accompagnés de rires et de gais couplets, frappèrent mon oreille.

— Taisez-vous, m'écriai-je, nous sommes à l'auberge. Attendez... Pan, pan, pan ! Et la porte s'ouvre sur une grande cuisine où plusieurs touristes, dames et messieurs, s'égaient à la faveur d'un petit vin blanc qui a fort bonne mine.

— Bonsoir, mossieu, dit l'aubergiste.

— Bonsoir, brave homme, nous pouvons loger, n'est-ce pas ?

— Y a pas moyen ; ces mossieu et ces dames ont arrêté les lits qui restaient.

— Et sur le foin ?

— Sur le foin, c'est pas permis.

— Et pourquoi ?

— A cause des malheu... On peut pas savoir ; c'est la police...

— Allons donc, farceur ; donnez-nous d'abord une ou deux bouteilles et prenez un verre avec nous.

Nous trinquons ensemble tout en nous indignant contre la malechance qui nous poursuit, tout en nous promettant de signaler au journaux de l'Europe que Leysin est un trou, un pays de sauvages.

— Vous faites exception, monsieur, m'empressai-je d'ajouter.

Après avoir vidé quelques verres et raconté quelques gaudrioles qui amusaient fort notre hôte, il s'approcha de sa femme, lui chuchotta quelques mots à l'oreille et vint reprendre place à notre table.

— Ces mossieu ont l'air bien bon enfant, fit-il, c'est dommage qu'on ne puisse pas les réduire.

— Donnez-donc votre verre. Quoiqu'il en soit, nous ne sortons pas d'ici ; nous coucherons plutôt sur le plancher.

— Faut tâcher de les arranger, dit-il à sa femme.

Et après s'être consultés longuement, il revint nous dire que nous pourrions avoir des lits chez ses parents, dans un hameau voisin.

L'offre fut acceptée avec empressement et nous suivîmes notre hôte. Arrivés à destination, il nous dit :

— Y faut vous partager ; deux coucheront dans cette maison et deux dans l'autre.

Je choisis la plus rapprochée, où il venait de réveiller une bonne vieille femme, qui vint bientôt à nous avec son *craisu* à la main.

Une échelle conduisait de la cuisine à l'étage, composé d'un fenil et de petites chambres hautes. La vieille monta la première et poussa une espèce de trappe, s'ouvrant en tabatière sur le fenil où le chien de la maison nous accueillit par des aboiements fort peu rassurants.

Mais la vieille, oubliant de crocher la trappe, celle-ci me tomba lourdement sur la tête et me fit voir cinquante mille étoiles.

Du fenil, nous passâmes dans une chambrette de six pieds de large, contenant un lit qui la remplissait au point que je fus obligé de monter dessus pour pouvoir ôter mes habits.

Une fois couché, mille idées diverses me traversèrent l'esprit. « Si un incendie éclatait, me disais-je entr'autres, comment sortir d'ici par cette trappe ? » Et voulant m'assurer si je pourrais l'ouvrir, au besoin, je sautai bas du lit. Mais au moment où j'entrouvris la porte de la chambre, le chien me vint dessus avec des grognements féroces.

Je n'eus autre chose à faire qu'à retourner au lit et attendre philosophiquement le matin.

Les premières lueurs du jour me furent une vraie délivrance, tant j'avais hâte de sortir de mon étroite prison et de respirer le grand air.

J'entendis bientôt des pétillements dans la cuisine ; la bonne femme était déjà debout, et nous préparait le déjeuner.

Nos amis vinrent nous rejoindre. L'un d'eux, traînant la jambe, nous raconta que leur hôte ayant oublié la clef de la maison, ils avaient dû escalader une véranda et pénétrer dans leur chambre en se glissant à plat ventre par une fenêtre basse. De là, les ecchymoses et les heurts dont il souffrait.

Nous déjeûnâmes cependant de bon appétit ; puis, le sac au dos, nous nous mîmes en route. L'ascension de la tour d'Aï, si pittoresque, si accentuée de passages hardis, si remarquable par ses échappées superbes sur le lac et les Alpes, nous remit au cœur une joie dont nous profitâmes largement le reste de la journée.

L. M.

Une vente de charité a été organisée dernièrement par la haute société de Londres. Le prix des cigares, des bouquets, des glaces, des pâtisseries, etc., avaient été fixés si haut, que personne n'osait approcher. Les dames du comité, soucieuses de la recette, se réunirent et tinrent conseil. Pour prévenir un fiasco, elles décidèrent de se sacrifier et arrêtèrent le tarif du baiser : Elles le fixèrent à 2 livres sterling, soit 50 francs, pour le plaisir d'appliquer ses lèvres sur la joue rose et veloutée de quelques jeunes miss... brrr !

Bientôt les affaires reprirent. Tout à coup une

jeune dame voit arriver son mari : Vite ! vite ! paie 2 livres et donne-moi un baiser ! Le mari s'arrêta net, et la surprise lui arracha cette phrase qui provoqua une douce hilarité : « Je ne jette pas ainsi mon argent par les fenêtres. Je serais bien bête de payer 2 livres pour ce que je peux avoir à toute heure gratuitement. »

L'abbàyi dâi dzudzo

(suita).

Tandi que tracivont avau, pè la vela, on autra pararda, fédérâla, s'einvouâvè pè Derrai-Bor, que cein sè trâovè on pou pe lévè què lo café Bordzau, et quand lè noutro sont arrevâ lé, sè sont appondus à la fédérâla po allâ su Monbénon.

Adon sè sont einmodâ et sont z'u pè St-Pierro po reveni avau Bor, qu'on sè sarâi cru à l'abbàyi dè Malapalud, dâo tant que y'avâi dè drapeaux et dè boquiets, et l'ont passâ découtè l'église qu'est vai lo Bazâ, iô y'avâi atant dè mondo qu'à 'na fâire dè Tolotsena, po lè vairè.

Lè canons zonnâvont dè pe balla, lè clliotsès ne botsivont pas, et trâi beindès dè musicârès, avoué trâi zonna-na turlututâvont po férè martsi âo pas cllia pararda justiciére. Stu coup, lè fasâi galé vairè, kâ l'étiont ti einvouâ pè plotons avoué on espéce dè colonet à la vîlhie mouda po coumandâ tsaquiè ploton. Clliâo colonets n'étiont pas dâi colonets dè guierra, kâ n'aviont min dè sabro, ni dè monture ; mâ l'aviont lè gansi, que lè z'ons mettiont coumeint lo grand Napoléïon, lè becquès dè tsaquiè coté, et lè z'autro ein copa-bise, et tegniont quasu ti on bocon dè bou âo bin rein dâo tot. Et faillâi vairè lâo z'accoutrémeint : y'ein avâi dâi tot rodzo, dâi rodzo et blianc, dâi verds, dâi blius, dâi dzauno, dâi nâi, enfin quiet ! lài avâi lè couleu d'âo mein 24 arc-enciet. On m'a de que c'étâi dâi z'hussiers et que y'ein avâi dè ti lè cantons hormi dâo veingtè-troisiémo ; mâ cein mè parait on bocon molési à crairè, kâ y'ein a que coumandâvont dâi plotons iô y'é recognu dâi colonets que y'é vu à Payerno âo grand rasseimbliémeint dè stâo dzo passâ, et ne sé pas se l'ariont obéï à dâi simplio porta-mandat. Faut portant derè que y'avâi dâi plotons bin mégrolets, kâ y'ein é vu iô n'iavâi que n'homo tot solet et tot parâi ion dè stâo colonets po lo férè martsi.

Ora, vouaiquie coumeint s'étiont met ein reing : Lâi avâi d'aboo, po coumeinci, lè mémo petits valottets vetus ein sordâ, derrâi 'na musiqua iô dâi petits bouébo djuïvont dein dâi vretabliès trompettès dzaunès, et drâi aprés cllia jeunesse, la trompettéri dâi pompiers et lo Conset fédérat, que ma fâi, respet ! kâ c'est dài z'homo qu'on ein vâi pas ti lè dzo, et quand bin sont tot coumeint lè z'autro, mè fasâi pliési dè lè vairè dein noutron canton dè Vaud. Aprés, vegnâi lè z'ambassadeu plénipotenciaires dâi grantès puissancès z'étrandzirès, que cein n'est pas non plie dâi bedans, et qu'on lâo dit la « diplomatiqua » ; poui lo Tribunat fédérau, que lè nâo dzudzo et lè greffiers ne sè cheintont pas dè dzouïo dè cein que l'allâvont remoâ et que l'étâi por leu qu'on fasâi tot cé tire-bas ; assebin, lè faillâi vairè traci ! Aprés cein, y'avâi lo comité dâo Conset nationat, cé dâo Conset dâi z'Etats et noutrè conseillers que vont à Berna, qu'avient étâ invitâ po lo banquiet, que cein fasâi, ma fâi, ion dâi bio plotons dè tota la beinda. D'aboo aprés, c'étâi lè confédérés dâi veingtè-dou cantons, tsaquiè canton avoué se n'hussier-colonet, que sè rédressivè gaillâ et qu'avâi l'ai dè no derè : ditès-vâi, vo z'autro Vaudois !... l'est mè ! Aprés, c'étai 'na beinda que l'étâi dâi régents d'avocats et cauquiès hiaut pliaci fédéraux.

L'est quie iô finessâi la fédérâla, aprés quiet la musiqua qu'on lâi dit « à plioumets », avoué la pararda dâo matin, sè sont venus appondrè. C'étâi d'aboo lè grands conseillers dè Lozena avoué cein que lâi dient lo bureau dâo Grand Conset, que c'est lè conseillers que sè mettont à 'na trablia dévant lo Président. Poui noutron Conset d'Etat, avoué lè z'hussiers vetus vert et blianc, que portâvont à bré teindu on petit tuteu qu'on pliantè dein lè pots à boquiets ; après vegnâi lo Tribunat cantonat et ti lè dzudzo et assesseu dè pè Lozena, poui la Municipalitâ et lo syndiquo, que fasont bouna mena à crouïe dju, kâ l'est la Municipalitâ que pàyivè la ribotte, et coumeint l'est li qu'avâi invitâ, l'est li que dévessâi assebin pàyi la bafrâïe et la câsse. Vo dussa don bin peinsâ que l'étiont pe dzoiâo ein défrou qu'ein dedein, mâ volliâvont pas que sâi de. Enfin vegnâi lo Conset communat dè pè Lozena, que l'arâi faillu lè vairè, coumeint diablio fasont lâo vergalants dézo lâo tuyau dè fornet ein no guegneint dè travai. Ma fâi, po la rupâïe, gâ dè dévant, kâ n'ein a pas ion qu'aussè fé lè diz-hâorès dévant lo banquiet. Enfin, po la finition, y'avâi 'na balla compagni dè gendarmes, que lè ge mè razâvont dè revairè clliâo ballès z'épolettès, surtot clliâo à frindzès dâi z'officiers, que cein a portant on autre apparence què clliâo tacons que l'ont ora su lè z'épaulès.

(La fin à deçando que vint.)

LA MANSARDE

par Ch. Deslys.

V

Il y avait eu dans ce mouvement tant de rapidité, tant de prestesse, que Georgette était encore sur le palier, regardant s'en aller Paul qui, pour la regarder aussi, s'arrêtait d'étage en étage.

Il va sans dire que la marquise regagna plus vivement encore sa cachette.

— Bravo, marquise ! dit le comte en reprenant son crayon. Voilà qui s'appelle royalement payer la dette du souvenir. Nous sommes de moitié, n'est-ce pas ?

— Pas du tout !

— Eh bien ! alors... et moi !

— Cherchez et trouvez autre chose... A votre tour !

En ce même moment, Georgette rentrait dans l'autre mansarde. De la fenêtre ouverte à la porte qu'elle venait d'ouvrir, un courant d'air s'établit ; les billets de banque volérent par la chambre. Toute surprise, la fillette ramassa ces papiers inconnus. Savait-elle ce que c'est qu'un billet de banque ? Je n'en répondrais pas. Mais la petite note qui s'y trouvait jointe, lui fit deviner tout.

Quelle joie ! Comme elle courut vers l'escalier ! comme elle cria :

— Paul ! Paul !... reviens ! reviens !... nous sommes sauvés !